

Paul André

L'homme au tricorne

RÉCIT

AVANT-DIRE de Paul Roland



Paul André

Connaître Paul André, c'est se faire plaisir... dans le sens simple du terme, du plus noble donc. Né en 1941 à Bléharies, non loin de Tournai en Belgique, Paul André est décédé le 21 novembre 2008 après avoir publié au Seuil *Contes des sages au fil de l'eau*. Il passe une enfance et une adolescence très ancrées au terroir. Après un séjour en Tunisie, il a vécu à Blandain et poursuivi une carrière de professeur de français.

©Illustration de couverture :
Mathieu André.

DU MÊME AUTEUR

Du pays alezan, poèmes,
lettre-préface de Marcel Thiry,
Éditions Louis Musin, Bruxelles, 1977.

Il est permis de rêver, nouvelles,
Éditions Louis Musin, Bruxelles, 1981.
Prix Charles Plisnier.

C'est, poèmes, Préface de Henri Pichette,
Éditions Granit, Paris, 1995.

Marches d'été, poèmes, préface de Paul Roland,
Éditions Clapas, Aguessac, 1999.

Traque d'Eros, récit-poème,
Éditions Le Taillis Pré, Châtelineau, 2001.

d'Ambleteuse et d'elle au plus près, poème,
accompagné d'encres d'Alain Winance,
Éditions Esperluète, Noville-sur-Mehaigne, 2004.

Le petit cri têtù du perce-neige, poème,
Les déjeuners sur l'herbe éd., Merlin, 2005.

À bas bruit, les instants, poème, dessins d'Alain Winance, éd. Esperluète, Noville-sur-Mehaigne, 2007.

Contes des sages du désert, éd. du Seuil, Paris, 2007.

Contes des sages au fil de l'eau, éd. du Seuil, Paris, 2008.

Nocturnes (au jour le jour), poèmes, dessins d'Alain Winance, éd. Esperluète, Noville-sur-Mehaigne, 2011.

PAUL ANDRÉ

L'homme au tricorne

AVANT-DIRE

de PAUL ROLAND

L'homme au tricorne, je me souviens l'avoir croisé. Je devais être assis au bord du fleuve, en train de lire. Je venais de lever la tête. Quelques instants de rêverie entre deux pages de *Jacques et son Maître* (1). Lui, il poursuivait son chemin, sur le halage.

Oui, je l'ai bien rencontré. Peu importe où et quand. Difficile de ne pas l'identifier à son couvre-chef, la partie la plus originale de son accoutrement. Son visage ? Il n'est jamais décrit, on ne voit que "la pointe frontale de son chapeau", celle qui indique la direction à suivre, et donc le sens de l'aventure.

Car l'histoire de *L'homme au tricorne* se construit par les rencontres qui lui "ad-viennent" en chemin. Elles tissent, de chapitre en chapitre, une vision étonnante et amusée, où se succèdent des personnages alliant au réalisme le plus concret la fantaisie la plus débridée: une ancienne nonne psychothérapeute, une infirmière à domicile qui est une vraie fée, un menhir qui parle, des "advenants" dans un cimetière, sortis tout droit de la science-fiction, le supérieur d'un couvent de Barnabites, déserté par ses religieux, un squatteur coiffé d'une chéchia rouge, j'en passe évidemment des meilleures... Ces personnages hors normes ou décalés évoluent pourtant dans un contexte où l'on retrouve des références nombreuses à notre société post-moderne ou post-industrielle. Nous ne sommes pas dans le passé, mais en plein vingtième siècle. Le chapitre premier le précise.

L'homme au tricorne n'est peut-être pas le type même de l'anti-héros. À la différence du personnage de roman, qui agit sur son temps ou témoigne d'une idéologie précise, il est une sorte de coquille qui s'emplit des péripéties que lui fait rencontrer le hasard.

Il tient du picaro : personnage en marge, non dénué de ré-

flexion ni de sagesse, mais exempt de propriété ou de pouvoir, il avance en tendant un miroir à ses contemporains. Son sens aigu de l'observation fait merveille, sa capacité d'empathie, son refus de poser des jugements de valeur lui permettent de clarifier chez ceux qu'il rencontre des pensées, des désirs, des intentions qui, jusque là, n'osaient pas s'avouer au grand jour. L'art de l'homme au tricorne tient aussi de la maïeutique : il fait naître des vies rêvées, jusque là refoulées par timidité ou par impossibilité de les inscrire dans le cadre étroit des normes admises.

D'autres œuvres de Paul André peuvent entrer en résonance avec *L'homme au tricorne* et jeter un éclairage significatif sur ce singulier récit.

Ainsi, Charles et Suzanne, décident (2), un matin de juin, de consacrer une journée, une seule, à “regarder le temps qui passe”. Leur vie en sera bouleversée. Fait-il autre chose, notre chemineau, oisif à durée indéterminée, lorsqu'il rencontre par exemple le batelier-passeur et qu'en sa compagnie, il part, de nuit, à la découverte des roseaux chantants, sous la neige. Moment de pure extase, comme on en vit à la lecture des vieilles légendes et que j'aimerais comparer aux “initiations” et aux “mythes” des récits de Paul Willems.

Ou encore, ce Dieudonné de *À bas bruit, les instants* (3) qui chemine dans sa pensée et se met en tête ni plus ni moins de “refaire le monde, ses sols, ses arbres et ses rivières par la seule grâce d'une géomancie purement langagière qui ne dérangerait rien de l'ordonnancement matériel.” Écoutez donc ce que se disent l'homme au tricorne et le menhir qui parle comme un homme, avec l'accent de la “Pierre Brunehaut”.

Ou enfin, ce Hadj Mansour, des *Contes des sages du désert* (4), qui compare les êtres humains à des mirages. Ce qui est visible existe-t-il, l'invisible n'est-il qu'un produit de notre imagination... Est-il question d'autre chose dans *L'homme au tricorne* ?

Au début de ses derniers recueils de poèmes et de contes, Paul André avait habitué ses lecteurs à un “avant-dire”, signe

chez lui d'une prédilection pour l'oralité du texte : "J'écris avec mes oreilles, même si ça passe par la feuille blanche et le stylo d'un point de vue technique", disait-il (5).

Le manuscrit de *L'homme au tricorne* ne comportait pas "d'avant-dire", même si la place que tiennent les dialogues et les séquences écrites pour la voix est prépondérante. Tout semble agencé pour se dérouler sur des tréteaux posés sur une place publique, un jour de foire ou lors d'une veillée au château qu'animent des jongleurs. Ce texte, inclassable dans le registre des genres littéraires habituels, peut se prêter à une mise en voix ou une mise en scène.

Mais tout ceci n'est rien encore si l'on omet le magnétisme propre au talent du conteur. Il vous saisit dès les premières pages, vous emporte sans faiblir à travers champs, fleuve, traversées de bois et de villes, jusqu'à l'entrée dans la mer, qui n'est autre qu'une sorte de passage vers une réincarnation pour le personnage, dont l'histoire se veut sans fin.

Lisant *L'homme au tricorne*, je me suis souvent surpris à rire (ah ! cette conversation avec l'âne à propos du subjonctif !), à m'étonner, à contempler, à réfléchir, à jouer avec les mots...

Lisant *L'homme au tricorne*, je me suis senti rajeunir.

Paul ROLAND

6 OCTOBRE 2011

À Henri Pichette.

“Nos livres n’auront pas été les récits très véridiques de nous-mêmes, – mais plutôt nos plaintifs désirs, le souhait d’autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles.”

André GIDE.

*“Maintenant tu t’en vas, les chemins se séparent.
L’un vers la droite et l’autre tourne la tête,
Ils prennent congé et se parlent haut encore derrière la haie.”*

Jean MALRIEU.

Où il est question d'un tricorne qui posait question

Il s'appelait l'homme au tricorne. En fait je devrais dire qu' "on" l'appelait ainsi. Pourquoi ? Réponse simpliste : parce qu'il se coiffait d'un tricorne. Un très beau tricorne bien feutré, bien foulonné, avec ses trois pointes qui saillaient dans les trois sens ; une sorte de chapeau trinitaire qui visait à la fois le midi, l'est et l'ouest, sans oublier le nord que l'homme avait gardé dans sa tête.

C'était un tricorne bleu foncé et qui de ses trois cornes évacuait fort bien les eaux de pluie dites célestes. Sous le tricorne, il y avait l'homme, comme sous la bure il y a le moine et sous la guimpe la nonne. Oui, je sais : tout cela ne nous avance pas beaucoup dans son portrait. Patience.

Je sais aussi : vous allez penser que tout cela remonte au XVIII^e siècle si on considère l'histoire des chapeliers. Erreur. L'homme au tricorne vivait en plein XX^e. Il connaissait l'ampoule électrique, le réfrigérateur, l'ordinateur, le compact-disque, les produits phyto-pharmaceutiques et même la capote anglaise qui ne vient pas plus d'Angleterre que le Roquefort du Japon.

J'oublie de préciser (pure coquetterie ?) que le tricorne de l'homme au tricorne portait une cocarde jaune et rouge qui n'avait rien à voir avec une quelconque appartenance religieuse, héraldique, dynastique, idéologique, philosophique,

psychologique, ethnologique, et cetera. Quand on lui demandait, en pointant du doigt la cocarde : “Et ça, c’est quoi ?”, il répondait invariablement : “C’est moi.”

– Oui, sans doute, peut-être. Mais encore ?

– Encore quoi ?

– Il y a bien là-dessous quelque sens ?

– Non. Là-dessous il n’y a que moi.

– Ah oui ! Je crois comprendre.

– Comprendre quoi ?

– Quelle question !

– Je ne pose pas de question. C’est vous qui me les posez.

– Oui, certes, sans doute, peut-être. Mais avouez que vous portez une tenue pour le moins excentrique : le dessous du tricorne est tout ce qu’il y a de plus convenu et de plus convenable ; caban, sweet-shirt, jean’s et baskets Adidas. Mais ce...

– Ce ?

– Ce couvre-chef. Il rime à quoi ?

– Il ne rime à rien. Il s’arrime à moi, comme je m’arrime à lui. Je ne suis pas vraiment excentrique, je crois que je suis plutôt concentrique.

– Ah ! Monsieur est physicien ? Métaphysicien ? Astro-physicien ? Aphysicien ? Pataphysicien ?

– Monsieur n’est rien ou presque rien. Monsieur voudrait seulement poursuivre sa route si le Monsieur qu’il a devant lui le lui permet.

Et l’homme au tricorne reprit son chemin vers l’azimut que lui indiquait la pointe frontale de son chapeau.

L'HOMME AU TRICORNE



Les déjeuners sur l'herbe asbl

www.lesdejeunerssurherbe.be

Dépôt légal : D/2011/10362/2

ISBN : 2-930433-17-5

Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation,
réservés pour tous les pays.